

Arnaud Montmajour

La politique de la chaise vide

[incipit]

version du 27 septembre 2022

C'est ma première intervention dans ce lieu. J'en suis ému et honoré, encore plus lorsque je considère le sujet : *Le Manuscrit* d'Inza Feuerbach. Il est évidemment difficile de parler d'une oeuvre qui exerce sur vous une certaine fascination. Il faut imaginer comment s'y prendre sans se perdre en chemin. Alors, autant l'avouer d'emblée, le *moyen de transports* que je vais vous proposer est la poésie. Je pressens que chacune et chacun d'entre vous à une idée de ce qu'est la poésie. Au collège, au lycée, vous avez été confrontés au catéchisme de la poésie. On s'est obstiné à vous enseigner son histoire sainte : le Classicisme, le Romantisme, le Réalisme, le Parnasse, etc. Vous avez flairé une certaine odeur de renfermé. A vrai dire, vous avez raison, vous vous êtes demandé : que peut la poésie face à la sixième extinction des espèces ? Depuis longtemps nous nous préparions au malheur. La possibilité que les humains échappent au sabordage qu'ils infligent à la planète est cependant envisageable. Dès lors, une autre question se pose : si nous arrivons à survivre, qu'en est-il du monde dans lequel nous voulons nous inscrire ? Observons que, par essence, la poésie génère des *inscriptions*. A partir du XIVe siècle, le terme désigne en outre le fait de s'inscrire comme partie dans un procès. C'est aussi le rôle du poète que d'être acteur du procès que l'Homme intente à lui-même car les crimes perpétrés sont sordides et sans alibi. Ni greffier, ni juge, ni avocat, hors du cadre, hors des écrans, le poète ne fait pas la une. Son seul tour de force est d'être tout au fond, en bout de ligne. Les empreintes du poète sont des points de suspension. Rappelez-vous : le mouvement surréaliste que l'on vous a présenté comme le *petit dernier* a eu pour fondateurs trois mousquetaires, l'expression est de Paul Valéry, qui pour ne pas faillir à la ré-interprétation de l'arithmétique par Alexandre Dumas sont au nombre de quatre : André Breton, né en 1896, Louis Aragon, né en 1897 tout comme Philippe Soupault et Paul Eluard, l'aîné de la clique, né en 1895. Il est à remarquer que ces hommes ont été des jeunes gens au moment de la Belle Époque. Me sera-t-il permis de faire remarquer que depuis belle lurette ils ont succombé au véganisme intégral, je veux dire que depuis longtemps ils mangent les pissenlits par la racine ? Au reste, leurs biographes sont formels

sur au moins deux points : leur bulletin de santé se résume à un électroencéphalogramme qui demeure désespérément plat et, fait encore plus sévère, aucun d'eux n'a prédit la nouvelle ère géologique qu'on appelle Anthropocène.

Premier axiome : le poète (vivant ou mort) n'est pas un prophète.

Bien entendu, je ne peux que souscrire à l'évidence qu'il est impossible de réaliser un électroencéphalogramme sur des individus gisant six pieds sous terre depuis plus d'un demi siècle. Cette idée est si horrible et si absurde qu'elle ne peut provoquer que la répulsion et la réprobation. Mais vouloir détruire des idées extravagantes n'est-ce pas vouloir se détruire soi-même ? Tout comme l'auteur dont je vais vous parler, je reconnais qu'il y a des circonstances où je suis un démon et d'autres où je suis un ange. Mais tout cela est de très peu d'importance. La mort se glisse dans le dernier silence tout comme l'épilogue se glisse dans le dernier chapitre d'un livre. Aussi étrange que cela paraisse, une raison fantasque m'oblige maintenant à vous livrer ceci :

Deuxième axiome : quand s'approche le poème, s'approche l'avant-dernier silence.

Ne vous inquiétez pas si, à ce stade, vous ne comprenez pas un traître mot de ce que je raconte. Dites-vous simplement que j'ai déballé deux ou trois pièces d'un puzzle, d'un puzzle qui n'a peut-être pas encore été créé. Soyez confiants, à la fin de mon intervention le vertige aura peut-être fait place à l'idée que rien n'est plus élémentaire que la magie. Les prestidigitateurs recourent à un principe universel qui consiste à attirer l'attention sur autre chose que ce qu'ils cachent dans leurs manches.

Donc, il y a quelques semaines, on m'a proposé de faire une conférence ayant pour thème *Le Manuscrit* d'Inza Feuerbach. Vu l'ampleur de la tâche, ça n'allait pas très fort. Car comment éviter l'ascenseur émotionnel ? Comment passer de moments où l'on se

sent inspiré à des périodes où on a envie de tout laisser tomber en se disant qu'un autre, n'importe quel autre fera mieux que vous ! Alors, plutôt que de sombrer dans l'atélaphobie - la peur de l'imperfection, la peur de ne pas être à la hauteur -, j'ai opté pour une croisière en péniche sur le Canal du Midi. Ensuite, rentrant chez moi, j'ai pris soin de veiller très tard, sans aucune occupation particulière. En conséquence, ma condition physiologique s'est trouvée perturbée par ce qu'on pourrait appeler le *boat lag*. Mon horloge biologique s'est dérégulée, elle s'est synchronisée à l'adagio des battements ravageurs de la lenteur. « *Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens* » écrit Rimbaud à Georges Izambard, son professeur, le 13 mai 1871. Les effets secondaires les plus fréquents du *boat lag* sont la décontraction, l'enthousiasme et la sérénité. Vous vous réveiller un beau matin, un peu chien fou, en réalisant qu'après-demain, demain sera hier. *Que sera, sera, whatever will be, will be*, comme dit la chanson, n'est-ce pas ?

Troisième axiome : la poésie est un passe-temps.

Quatrième axiome, qui corrobore le précédent : la poésie n'est pas n'importe quel passe-temps.

Important. Nous prévoyons de préserver du temps en fin de séance pour répondre - ou tenter de répondre - à vos questions à propos du *Manuscrit*, à propos d'Inza Feuerbach, son auteur, et de diverses hypothèses que je vous soumettrai. Gardez bien vos questions en mémoire ou n'hésitez pas à les noter au fil de l'exposé. Nous tenons à ce que cette seconde période de la conférence ne soit pas réduite à une peau de chagrin. Ainsi, cela nous conduira vers une conversation. Selon Montaigne, l'exercice le plus fructueux et le plus naturel de notre esprit c'est la conversation. Il n'y a plus de conversation, plus vraiment, plus assez. Au fait, savez-vous comment on s'y prend pour évaluer la qualité d'une conversation ? Inutile d'essayer de démêler le vrai du faux, qui le pourrait ? Il ne faut pas davantage chercher à analyser scrupuleusement les variations d'intonations, elles peuvent être trompeuses. Non, selon

Inza Feuerbach, le plus judicieux est d'observer les postures, les attitudes et, en particulier, les gestes que chacun adopte spontanément. « *Une belle conversation est une faribole soutenue à la basse par un riff d'autodérision.* » affirme notre auteur. Il ajoute « *Il faut opposer le grisant au gisant. C'est pourquoi la belle conversation, à l'instar de la belle ouvrage, est l'autre nom de la foudre* ».

Cinquième axiome : là où est le feu, là est le poème.

Je me suis trop étendu sur la *méthode* tout en ayant omis une précision d'importance : Noa Féroé m'accompagnera en se confrontant au rôle périlleux de récitant. Moi-même, je recourrai (futur du verbe recourir) à la lecture. Mais, en ce qui me concerne, ce sera celle de mes notes. Contrairement à Noa, je n'ai ni dispositions ni pratique professionnelle de la lecture. Il faut s'attendre à des imperfections, je compte donc sur votre indulgence.

Quand je rédigeais ces notes, il y a quelques jours, j'ai réalisé que le nom de Feuerbach ne vous est peut-être pas totalement inconnu. Ludwig Andreas Feuerbach est ce philosophe allemand du XIXe siècle qui fut l'un des animateurs du courant matérialiste. D'abord disciple de Hegel, comme bien des jeunes philosophes de cette époque, il se libéra de cette influence avec hardiesse considérant que la croyance en Dieu est une marque d'aliénation qui rend l'homme étranger à sa propre nature. Son premier livre, intitulé *Pensées sur la mort et l'immortalité*, fut publié de façon anonyme en 1830. C'est *L'Essence du christianisme* (1841) et *Principes de la philosophie de l'avenir* (1843) qui fonderont sa renommée d'humaniste athée et lui vaudront l'opposition de nombreux contradicteurs. Son influence intellectuelle s'estompa après l'échec de la révolution de mars 1848 violemment réprimée par les troupes prussiennes et autrichiennes. Plus tard, faisant fi des regards *de travers* qu'il avait suscités, Nietzsche, Freud, Althusser et Debord proposeront sur le monde un regard *à travers* les thèses de Ludwig Feuerbach.

Dans *Le Manuscrit*, Inza Feuerbach ne revendique aucun lien de parenté généalogique ou spirituel avec ce grand ancêtre. Comme nous le verrons, on ne peut cependant manquer d'interpréter ou du moins d'interroger cette homonymie. Porter le nom de Feuerbach - ou l'adopter - ne prolonge-t-il pas la contestation de la raison humaine comme aune de la Raison, tout comme l'a fait en son temps le philosophe ? La mise à l'épreuve de cette question sera l'un des axes de notre exposé. Car il y a sans doute une quête d'affinité derrière le partage de ce nom, qui signifie littéralement « rivière de feu ». Quant à Inza c'est un prénom masculin d'origine portugaise, très rarement donné. Sachez que la Seine Saint-Denis est le département français où naissent de nos jours le plus d'enfants ainsi prénommés.

L'ouvrage intitulé *Le Manuscrit* doit être considéré comme une œuvre véritablement atypique. C'est un volume rassemblant précisément 1955 pages non numérotées, imprimées uniquement au recto. Soixante et onze pages sont des pages blanches. Comme nous le verrons, d'autres particularités affectent cet opus hors-normes. Nous les détaillerons plus tard. Nous ne connaissons aujourd'hui qu'un seul et unique exemplaire. Sur la page que nous tenons comme page de garde, il est mentionné

Il a été tiré de ce MANUSCRIT
orné d'un portrait de son auteur,
10 exemplaires nominatifs numérotés de I à X
et
40 exemplaires numérotés de XI à L
sur ALPHA SURFIN
issu de fibres de coton et de bambou

Les exemplaires nominatifs sont destinés aux AMIS D'INZA
FEUERBACH

Exemplaire n° XL

Les fichiers ainsi que les ordinateurs et équipements utilisés

pour la composition et l'impression des différents exemplaires
ont été détruits.

Seule la reproduction manuscrite
de tout ou partie de l'ouvrage est autorisée.

Les contrevenants s'exposent à des cyberattaques.

Deux précisions complémentaires, toujours en avant-propos. La première est qu'il ne figure pas de portrait dessiné ou photographique dans les pages de l'exemplaire XL. En revanche, une page sur papier glacé, protégée elle-même par une feuille de calque, présente 4 coins transparents dont la destination était probablement d'encadrer une photo de l'auteur. Les coins étant équidistants cela suggère que le cliché absent était de format carré. La seconde précision est que *Le Manuscrit* n'est ni broché ni relié. De ce fait, les feuilles de format A4 qui le constituent sont volantes. Elles sont insérées dans un carton à dessin de couleur noire avec élastiques. Le format du carton est de 26 cm par 33 cm. Sur la face externe, une embosseuse a transcrit le titre - *Le Manuscrit* » - en caractères braille. Il n'y a pas d'autre impression que celle qui figure ainsi en relief.

Dans le vaste rhizome littéraire que constitue *Le Manuscrit* se tressent l'entrelacs de poèmes, de récits de voyage et de journaux intimes, des nouvelles, des chroniques, cinq pièces de théâtre dont l'une est proposée en version trilingue français-cinghalais-romanche, une série de propositions scénographiques associées aux pièces du dramaturge Fabrice Melquiot, des contes, des déclarations solennelles, un recueil - *Oraisons jaculatoires à l'usage des non-croyants* -, des pétitions, des réquisitoires (impitoyables, comme il se doit...), des contes, des pense-bêtes, un *Traité de savoir-vivre avec les non-humains*, des cartons d'invitation, un *Manifeste pour une exploitation raisonnée des gisements fossilifères découverts sous l'Assemblée nationale*, un *Vocabulaire comparé des nighthclubbers et des chroniqueurs mondains*, un *Plaidoyer pour le transfert des cendres des*

génération futures au Panthéon, des notes préparatoires à un séminaire consacré à l'obsolescence programmée du dimanche, un traité musical, *L'Art chevaleresque de l'Auto-Tune*, une série de portraits d'exopoètes - on y rencontre notamment Fatoumata Diawara, Wim Vandekeybus, Greta Gerwig ou encore Oz Mulay -, un fascicule intitulé *La péri-urbanisation des demandes en mariage*», un traité - *Contribution à une poétique de la riposte à une invasion militaire* -, un *Guide de rédaction des réponses aux dépôts de plainte par diffamation et dénonciation calomnieuse à l'usage des lanceurs d'alerte et des journalistes d'investigation*, 25 fables, 25 *Dépôts de candidature à l'Académie française*, 52 *Courriers pas très recommandés*, une playlist de musiques pour ascenseur, un *Traité de géopolitique abstraction faite de ses rapports avec l'asmr*, une *Collection non compromettante de schémas de systèmes non-linéaires amortis*, une *Méthodologie pour l'évaluation de l'usure dans la réutilisation des modèles de simulation dynamique*, un *Modèle théorique d'influence de la forme des galets sur la physique du ricochet en milieu non visqueux*. En outre, pour finir, mais comme on le verra ce terme est inapproprié, une série d'épithètes. Je rappelle à ceux qui ne sont pas des rats de bibliothèque, ou disons plutôt des rats de dictionnaire, que ce mot désigne des inscriptions funéraires. Je ne résiste pas à livrer à votre méditation celle-ci que je trouve particulièrement éloquente : « *Il était temps* ».

Au regard de l'éclectisme affiché dans cet inventaire, qui révèle une solide base de compétences d'ordre culturel, artistique, juridique, linguistique, scientifique et technique, généralement dissociées, on est enclin à avancer deux hypothèses, l'une que j'appellerai « *Mirandole* », l'autre « *Bourbaki* ». Jean Pic de La Mirandole, (1463-1494), philosophe mort à l'âge de 31 ans, a été considéré comme possesseur d'un savoir extraordinairement étendu. Selon le mot de Voltaire, probablement envieux, il était "*l'homme qui savait tout, et même un peu plus*". Quant à Nicolas Bourbaki c'est le nom d'un chercheur imaginaire dont les travaux ont réalisés à partir des années 1930 par un groupe de mathématiciens issus des rangs de l'école normale supérieure de la rue d'Ulm. Un faire-part de décès de Nicolas Bourbaki, tout aussi

imaginaire, attribué à Jacques Roubaud, a été publié en 1968. En ce qui concerne Inza Feuerbach, l'hypothèse Bourbaki - un collectif décidant de publier ses travaux sous un pseudonyme - est, me semble-t-il, la plus plausible. Cependant, on ne peut totalement discréditer la première hypothèse formulée lorsqu'on imagine un individu à la tête bien faite, réellement assidu et disposant de suffisamment de temps pour suivre, par exemple, les cours dispensés par le Collège de France. Aujourd'hui, un tel individu n'aurait pas même à se déplacer place Marcelin Berthelot, les conférences étant accessibles en ligne : 14 000 vidéos et 10 000 podcasts cela permet de sustenter durablement un homme !

Quoi qu'il en soit, Inza Feuerbach ne ressemble à personne d'autre qu'à lui-même, ou alors, peut-être, à cet écheveau où se déploient une langue, un champ lexical et une syntaxe parfois fantasques. Le miroir est tendu face cet *opera poetica* où l'on dénombre 83 apparitions d'un nouveau signe de ponctuation (:/). Les mots de *désarroi* et de *dédale*, qu'on retrouve fréquemment dans les fiches de lecture des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, là où *Le Manuscrit* est conservé depuis bientôt 9 mois (à quelques jours près), voilent à nos yeux les véritables interrogations que porte le texte.

L'ouvrage n'ayant pas été publié, celui-ci n'a en principe fait l'objet d'aucune traduction. Nous verrons que ce principe a été très probablement battu en brèche, et plutôt cent fois qu'une. En tous cas, c'est l'hypothèse que je formule. Je m'en expliquerai plus tard.

Ce que l'on peut avancer d'emblée c'est que *Le Manuscrit* n'est pas un accident. Cette construction n'est-elle pas un labyrinthe au sein duquel est tapi un secret ? En somme, sa polysémie, sa faculté à déclencher une forme d'étonnement radical par-delà le sentiment immédiat de perte, n'est-ce pas au fond ce que cherche à insuffler Inza Feuerbach ?

L'absence de préface, d'éléments biographiques concernant l'auteur - hormis que le français est sans doute sa langue maternelle et la révélation, dans une « auto-interview » datée du 9 juin 2021, de son âge et de son lieu de résidence - en l'occurrence, 15 001 jours, soit un peu plus de 41 ans, 3 rue du Maréchal Juin à Noisy-le-Grand, commune de la Seine-Saint-Denis - auront tôt fait de conduire les lecteurs empressés à relier Feuerbach à la tribu des poètes maudits et autres écrivains orphelins, tous ces animaux de cirque qui suscitent bien des curiosités et dont bien des gens se réjouissent qu'on les garde en captivité. Un tel point de vue, considérablement atrophiant, nous paraît réducteur. Avec *Le Manuscrit*, l'invention d'une nouvelle forme littéraire, nous nous en expliquerons, semble être liée à l'engagement de son auteur dans une recherche portant simultanément *sur* le texte et *dans* le texte, *sur* le monde et *dans* le monde. A ce titre, il écrit : « *Je suis résolument convaincu que si nous ne racontons tous la même histoire, c'est que nous n'avons pas d'histoire* ».

Je m'aperçois que je tourne autour de mon sujet comme un sculpteur autour de son modèle et que je nous n'avons pas encore fait entendre la parole d'Inza Feuerbach. Il est donc temps pour moi de demander à Noa de lire un premier texte pour nous mettre en jambes ... voire même davantage. Inutile pour le moment de vous en dire plus.

- Inza Feuerbach, *Le Manuscrit, Les Dionysos*.

« Chaque matin, une heure avant le lever de soleil, ils convergent dans les rues d'Ellis Island, île située sur le fleuve Hudson où jadis débarquèrent des millions d'immigrants. Mais que réclament-ils ? Nul ne le sait car ils ne font qu'avancer avec une obscure lenteur, en file indienne et le sourire aux lèvres, tout en déployant leurs bras comme s'ils imitaient des oiseaux incertains de posséder des ailes. Ils ne communiquent pas. Ils ne communiquent rien. Leur

silence est la colonne vertébrale de ce monstre à cent têtes. Chaque matin ça recommence. Lorsque le soleil apparaît comme un astre empressé d'illuminer l'espace, ces désœuvrés, ces insouciantes, se dispersent brusquement en émettant de longs roucoulements. Qui peut se payer un tel « luxe », qui peut être « possédé » de la sorte, qui peut être aussi bête pour gaspiller ainsi son temps ? se demandent, goguenards, tous ceux qui trouvent stupide ce rituel insensé. Lorsque la procession prend fin chacun des « gesticulants » replie son écharpe blanche et détache son brassard sur lequel est écrit « Dionysos high on future », expression que l'on peut traduire par « Dionysos haut en avenir ». Réalisant que cette mise en scène est quotidienne, on a vu des meutes de badauds se gausser, multiplier les remarques odieuses et des policiers zélés chercher à disperser l'arborescente procession. Mais aucune charge n'a pu être opposée au plan juridique à la festive frivolité des Dionysos : / une chorégraphie nonchalante, le mutisme métaphysique d'un groupe d'hommes et de femmes - certes manifestement déjantés mais dont les analyses salivaires ou sanguines s'avèrent invariablement négatives - ne sont pas constitutifs d'un trouble à l'ordre public. C'est toujours la même histoire. On ne peut pas détourner une foule dont on ignore la destination. Au reste chacun sait que la liberté d'expression est protégée par le Premier amendement de la Constitution des Etats-Unis. L'absence d'incitation à l'émeute, de diffamation, d'attitudes évoquant le harcèlement ou de terreau susceptible de déclencher la fermentation de délits ou de crimes ont aboli toute idée de poursuites. Des psychologues, des psychiatres, rabâchant leurs litanies disruptives (bien qu'ayant pris garde de ne pas aller sur le terrain, s'épargnant ainsi de fouler le bitume dès potron-minet) ont été abondamment interviewés

ou ont écrit des articles dans des revues plus ou moins savantes. Tout au plus, ces experts ont noté que les Dionysos, qui se jettent à corps perdu dans ces folles exhibitions collectives, évitent tout de même le pire : la désincarnation. A l'inverse, quelques photographes renommés ont pris des images sur le vif puis ont cru bon de les exposer dans les galeries à la mode de la 24ème et de la 57ème rue. Le hashtag #dionysos a suscité un intérêt immédiat, son intensité et sa dispersion géographique sur les cinq continents ont déjoué tous les pronostics. Mais, au bout du compte, l'essoufflement est venu et tout le monde s'est lassé de cet énigmatique épiphénomène. Indifférents à la chambre d'écho du papotage médiatique, passant dorénavant inaperçus, les Dionysos ont continué au fil des saisons à se départir des conventions en glissant tels des patineurs ailés sur les trottoirs et les quais d'Ellis Island. Une cinquantaine d'individus parmi les plus assidus sont parvenus le 31 octobre à prendre leur envol. Au terme d'une migration initialement masquée par les brouillards matinaux, la petite escadrille atteint dans la soirée le cimetière national d'Arlington situé en Virginie. La presse américaine, de même que les agences internationales, trop occupées à couvrir en priorité le maquis des événements officiels liés à la fête d'Halloween - mais n'est-ce pas leur rôle, en réalité ? - n'ont eu cure de ce caprice mystérieux. De le meilleurs des cas, quelques journalistes évoquèrent un « report minoritaire » d'une poignée de Dionysos à proximité de la capitale fédérale, information qui ne fit tressaillir personne. Après tout, prendre son envol c'est faire preuve de désinvolture, ce n'est pas une « libération » que peut revendiquer un esprit sain. On sait bien que la vie peut paraître monotone, que la tragédie de la routine est profonde et redoutable, mais le désir de plagier

un oiseau quant on est un homme relève d'une bien funeste disposition. Pourquoi cette négation impie de l'essence humaine ? Alors que chacun, poussé par la plus intuitive des convictions, peut souscrire à cette évidence : / à la différence de tous les autres animaux, seul l'homme est naturellement capax Dei, c'est-à-dire capable de s'inviter aux noces de la Terre et du Ciel. Un observateur attentif aurait toutefois noté que le franchissement de la barrière des espèces - en l'occurrence voler sans aucun accessoire ni artefact - est l'accomplissement d'un rêve ancestral. Lorsque l'invraisemblable devient vrai, il y a fort à parier qu'un bon nombre d'esprits radicalement cartésiens ferment docilement leurs yeux. Ce même observateur aurait ajouter deux remarques : l'une à propos du retrait des Dionysos d'Ellis Island, l'autre sur leur essaimage aux antipodes. Concernant la dernière indication, les faits se présentèrent ainsi : c'est dans la petite cité d'Augusta en Australie, ville la plus éloignée de NewYork, que se constitua une cohorte de « nouveaux Dionysos ». Ceux-ci n'inspirèrent aux chroniqueurs qu'une dédaigneuse impression de répétition, de redite superflue. Sévères à leur égard du fait que les Dionysos qui se réunissaient cette fois sur les rives du fleuve Blackwood ne daignaient fréquenter ni les radios locales ni les plateaux de télévision, ils firent en sorte que personne ne s'intéresse à eux de près ou de loin. Leur silhouette inutile, sans relief ni couleur, ne faisait plus même aboyer les chiens. Cependant, un jour de mars, un éleveur de la réserve naturelle de Karroun Hill situé à plus de 300 km d'Augusta, fut le témoin de l'atterrissage d'un « essaim » de Dionysos. Mais personne, pas même ses enfants, ne cru à ses dires car il évoqua pêle-mêle des hommes et des femmes qui volaient, puis qui marchaient, puis qui roucoulaient. On se fit fort de lui rappeler que tout cela n'avait

aucun sens. A bien y réfléchir, en particulier à jeûn, les arguments qu'on lui opposa finirent par lui paraître irréfutables. C'est ainsi que la colonie des Dionysos de Karroun Hill pu croître et multiplier, cumulant jusqu'à près d'un millier de « gesticulants » prenant de temps à autre leur envol. On l'aura compris, par migrations successives, tant à travers de modeste escales que dans l'élan d'une résurgence aux antipodes, les Dionysos se répandirent progressivement dans différentes aires géographiques. Au sein de chaque aire investie, on vit s'intensifier la folie et la sainteté. Cela n'est pas fortuit. Alors, si vous avez le sentiment que le monde qui vous entoure est de plus en plus sordide et, simultanément, toujours plus épatant, il est indispensable que vous preniez soin de percevoir et d'écouter les roucoulements qui parviennent à vos oreilles. Car peut-être, sans que vous le sachiez, vous vivez proche d'un Dionysos, ce drôle d'oiseau mutilé qui rêve de voler. Et qui répugne à savoir s'il possède des ailes ou bien si ce qui lui donne confiance en lui ne sont que des membres fantômes. »

Assurément on pourrait composer une encyclopédie pour commenter *Le Manuscrit*. Dans le volume dédié à la lettre A, on y rencontrerait les termes « apoésie », « apoétique », « asymbiotique », mots écrits ici d'un seul tenant. Ces néologismes, qui pourront paraître hideux ou futiles, sont destinés à nous faire entrevoir l'essence du monde dans lequel nous vivons, car précisément cette essence est masquée. Le terme *post-moderne* atteste l'étendue de la paresse dont nous sommes les concessionnaires. Imaginons la surprise d'un quidam vivant au IXe siècle apprenant que son existence s'inscrit dans la période que ses lointains descendants nommeront époque médiévale ou Moyen-Age. Ce qui fait qu'une chose est nommable c'est la distance qui permet de la nommer. Telle est l'une des missions que s'assigne Inza Feuerbach : nommer son

époque. Un écrivain ne saurait s'engager dans une entreprise plus étrange et plus délicate. Car il faut que son pas de côté soit nourri par la liberté, la fantaisie et la passion primitive de connaître. Nous croyons pouvoir dire que notre auteur connaît et admire ses prédécesseurs. Isidore Ducasse, mort à l'âge de vingt-quatre ans, rédacteur des *Chants de Maldoror*, épopée fantastique diffusée initialement en 1868 à Paris en deux points de vente, revendique « *les crachats sérieux sur les axiômes sacrés* ». Les mots « fâcherie » et « anarchie » vont comme un gant au comte de Lautréamont. Notons que ces deux termes comptent parmi des anagrammes en 8 lettres du nom de l'auteur (respectivement **INZAFEUERBACH** et **INZAFEUERBACH**). On pourra dire que chacun s'arme de hasard tout comme les hastats s'armaient jadis de javelot.

A toute époque, la geôle du temps présent est profonde. Elle est munie de barreaux d'acier, que l'on peut appeler les commentaires. Laissons pénétrer un peu de lumière dans les oubliettes. Revenons au *Manuscrit*. Et plus précisément que ce l'ouvrage dit de cet acte de dévotion qu'on appelle la conférence.

Noa, c'est à votre tour à nouveau !

- Inza Feuerbach, *Le Manuscrit, Pour en finir avec l'apoésie*.

« Toujours est-il que dans les colloques, congrès et autres symposiums gisent les innombrables épaves du déjà-dit et du déjà-vu :/ c'est pourquoi il n'y a pas pire situation que celle qui encourage à prendre la parole lorsqu'on a prétendument quelque chose à dire. Ce curieux alibi qu'on appelle légitimité atteste la vitalité du kulte voué à la mise en ordre des idées. Le souci d'ordonnance, présenté comme bitte d'amarrage à toute communication sérieuse, érige en condition nécessaire ce que l'on peut honnêtement considérer comme des préliminaires

superflus. Ce n'est pas une kalomnie de rapporter que c'est à ce chétif récif que se cramponnent les grandes têtes molles. Car précisément en cherchant à mettre de l'ordre dans ses idées, on se prive des embruns opalisés par la houle de la nuit. Pour discourir en prose, il faut absolument avoir quelque chose à dire ; pour disproser en dires, ce n'est pas du tout indispensable. Je nomme apoésie tout mode d'existence qui produit un air irrespirable. Bien entendu, la méthanisation, lorsqu'elle se confond à le processus naturel de dégradation de la matière organique animale ou végétale, n'est pas apoétique. Ce n'est une révélation pour personne d'affirmer que chercher kerelle à la Terre est l'effet de notre bouffonnerie, de nos mains expressionnistes et de nos lèvres tautologiques. Dans un monde poétique aucune molécule n'est considérée comme apatriide. Cela n'a fondamentalement aucun sens. Des fonds marins jusqu'aux cimes des montagnes, chaque gibézède, chaque dravugstaad, chaque spectrosaure, chaque tombapic, chaque époustoufle a voix au chapitre. Seule importe le modus faciendi, la manière de faire. Cette manière peut paraître cruelle à nos yeux :/ le lion chasse, tue et dévore la gazelle ; en revanche, le fauve s'assouvit de la chair de sa victime, non de sa mort. L'homme - au sens de l'espèce humaine - est né dans l'ondoyance poétique. En tout lieu et à tout moment, le présent y est inédit, l'avenir n'y est pas une escale, le passé n'y est pas une trace. "La poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant » considère Rimbaud dans la petite Lettre du voyant. Au voleur ! Regardez, les zommes, depuis Socrate, ont pris l'habitude de confondre un radeau et un radar, le sauvetage et le crime, l'intrépidité et la stupidité.

Depuis leurs villas cossues enluminées de maîtresses aphrodisiaques, les généraux proclament que la bravoure s'éprouve dans le korps-à-korps. Le poème doit être ce que le poème n'est pas. La force du poète n'est peut-être qu'une farce. Peut-être, mais lorsqu'il se mesure à ses ennemis jurés - la négligence, la distraction, la suffisance - le poète préfère à toute autre arme la plume prise aux flancs de l'oiseau, ce compagnon immédiat, authentiquement aérien et mélodieux. Le monde apoétique est sans équivoque une kage. Une kage conçue pour diviser, désassembler, désagrèger, désaccorder. Autour de cette kage tournoient une multitude de feux rouges. Des feux hypnotisés de sang pour arrêter, embastiller, exiler, bannir. Assurer la synchronisation des feux à l'échelle de la planète est ce qu'on appelle la mondialisation. Il est pratiquement impossible de ne pas sourire à l'évocation de ce kortège d'anges en grève, affectés au district de la cité de Rome, reliant dans le silence la place Saint-Pierre à la Piazza del Popolo, chantant malicieusement "When The Saints Go Marching In" et brandissant des banderoles sur lesquelles on peut lire :/ « Halte aux cadences paradisiaques ! », « Non à la gentrification du Ciel ! », « Stop à l'angelophobie ! », ou encore « Ne laissons pas mourir l'Enfer à petit feu ! ». Interrogé par une jeune journaliste, le meneur de cette manifestation, arborant un plumage aux nuances LGBT+, presque réfléchissantes, déclare : "Si on laisse faire, si on ne met pas fin au numerus clausus, si on ne met pas en place un programme de réformes authentiques pour redéfinir notre rôle, notre mission, on pourra penser qu'il y a effectivement une volonté de laisser choir et déchoir notre corporation. Ce

peut être un choix délibéré, mais dans ce cas il faut avoir le courage d'annoncer la couleur. Sinon, patatras, il ne faudra pas s'étonner de la chute libre d'attractivité de notre métier dont chacun peut déjà observer les effets tragiques". La journaliste conclut par ces mots : "Cette manifestation n'est pas à prendre à la légère. Nous serions bien inspirés de nous inspirer de cette colère transubstantielle ». Comme on ne peut rien soustraire de ce qui fait la perfection du monde, force est de constater que les nouveaux pingres ont tenter de faire fortune en investissant dans la cryptomonnaie. En face, l'esclave, aprosôpos, celui qui n'a pas de visage, ronge sans cesse la carcasse chétive du verbe vivre. Ce long grignotage aboutira-il à déboulonner les open spaces ? Habiter un monde apoétique c'est se soumettre à l'idée que le rictus de l'agonie règne en maître. Agonie de la Terre, des villages, des bocages, des chemins buissonniers, agonie des nuits d'hiver, des coups de griffes, des alvéoles et du pollen, agonie des boucaniers, des bouquinistes, agonie du plissement de la peau et des dislocations de l'âme, agonie du lyrisme, et in fine, en ces temps d'abstinence, agonie du parler vrai. Il faut impérativement se réinventer au travail. Ainsi le lacrimologue, autrement dit le sondeur de larmes, recueille avec précaution la rosée dans les garrigues de feu naissant. Larme, comment dire ton ardeur ? A tort ou à raison, je vois en toi l'égarement des digressions. Je vois en toi la parcimonie de la mer en novembre. Je vois en toi le regard triste du chiot qu'on sépare de son dieu. Je vois en toi la garden party organisée par les beaux-parents du Christ. Je vois en toi l'ocre bleu des hiéroglyphes. Je vois en toi les dynasties

d'Égypte, la transparence incestueuse de leurs ossements. Je vois entoi le sarcophage en percale d'une centrale nucléaire. Je vois entoi la Guerre que l'on feint de confondre avec la rentrée littéraire. Je vois entoi les grottes où se réunissaient les hommes munis de serpes et les femmes portant dans leur bras l'absence de l'enfant mort. Je vois entoi les lucioles du Sahel avant la dévolution du sable. Je vois entoi les collines légumineuses, le véritable office de l'adret et de l'ubac. Je vois entoi l'esbroufe de la dialectique. Je vois entoi le méchant carambolage des particules élémentaires. Je vois entoi les muses nymphomanes affamées de musette. Je vois entoi la rue de la Neuve-Lanterne où se dépend Nerval. Je vois entoi l'arkhè païen du CAC 40. Je vois entoi les dipsades domestiquées par les faiseurs de ruines. Je vois entoi l'aporie des baraques à frites. Seul parmi les invisibles, je referme à chaque instant la dernière page de chaque chapitre. Voici pour l'avenir :/ la note de bas de page n'a pas de prix, faisons monter les enchères ! »

Précisons que dans le dernier paragraphe lu, arrimé sur l'anaphore « Je vois en toi », l'expression se voit orthographiée à quatorze reprises « entoi », en un seul mot. D'autres licences orthographiques sont également non audibles comme, par exemple, le remplacement non systématique mais fréquent de la lettre c par la lettre k. Poursuivons, si vous le voulez bien, mais sur un autre plan. Pour qui adopte probablement un pseudonyme, se pose la question de l'invisibilité. Inza Feuerbach dû probablement apprendre à se cacher, comme la poussière qui se niche sous le lit. Des lits, on en rencontre à foison dans les pages du *Manuscrit*.

Noa, c'est encore à vous.

- Inza Feuerbach, *Le Manuscrit, Repeuplement du 5 avril.*

« Tout doux, tout doux. Le public se délecte des assauts ad patres relayés en réalité immersive, il aime être surpris et de mille façons. La demande s'ajuste aux configurations des différents théâtres d'opérations. Nous sommes toujours étonnés que les milices « amateurs » soient considérées comme dilettantes. L'expérience montre assez souvent le contraire. Il arrive que des compagnies de mercenaires s'alanguissent après avoir obtenu les certifications K6845 et K9845. Ce référentiel archaïque et complexe exclut toute performance personnelle. En conséquence, un assez grand nombre de ces compagnies érigent en funeste habitude un certain laisser-aller. Au fil du temps, on peut observer un fléchissement de leur condition, des échauffourées pédantesques et ennuyeuses, toutes choses que l'on pourrait traduire dans la formule : les mercenaires sont de moins en moins les adversaires de leurs adversaires. Résultat des courses : la démotivation règne en maître dans les casernes. Cette jurisprudence ne concerne pas les cohortes de miliciens qui, exemptées du joug de la certification, dormant peu se levant de bon matin, réactivent l'institution du crime avec le plus grand enthousiasme, renouvelant ainsi les codes du divertissement. Que je vous dise. Cette nuit là, nous étions le 5 avril, j'ai compris que la cible des bombardements serait la destruction des lits. Les jours d'avant c'étaient les lignes haute-tension puis les livres qui avaient été spécifiquement visés. Mais là, manifestement, c'étaient les lits. Le ministère de la Pacification s'était peut-être donné pour mot d'ordre d'effacer de la mémoire tous les mots commençant par « li »,

celui-là même qui préface le mot liberté. J'étais confus, accablé par une lourde fatigue, par la litanie de la pluie incessante sur les pavés de la ville basse auquel s'ajoutait le fracas violacé des vitres brisées. Je me suis dit qu'à l'issue de l'attaque des constellations de drones, on ne saurait plus le geste d'une main qui tire sur les draps. Etait-il trop tard ? J'ai tremblé en pensant que c'était impossible d'arrêter tout ça. Alors, pris comme dans un piège, j'ai composé dans ma tête un catalogue de mes propres souvenirs. Chaque souvenir était comme un pas dans la promenade d'un convalescent. Il fallait avancer le pied droit et ensuite le pied gauche. Puis lentement avancer vers la rampe de l'escalier. Chaque souvenir me hissait vers la fréquentation de l'humanité. Il y avait des lits d'étoiles noires, des lits coloniaux, des lits extasiés, des lits pour enfanter, des berceaux en osier sur le Nil, des lits de dents de lait, des lits pour faire sienne une histoire, encore une autre histoire, des lits de notes pures ou éraillées, des lits pour rêver, pour faire pipi au lit, des lits enrubannés de cavalcades, des lits pour fondre en larmes, des lits de carmagnole, des lits où les révoltes grondent, des lits de brusque revirement, des lits pour vendanger, des lits de varech sur lit d'oursins, des lits pour entrer en lice, des lits pour entrer en liesse, pour s'essayer à la poésie, pour planter des banderoles, pour épeler le Kamasutra, des lits pour aimer, des lits d'amour éternel, des lits pour revoir à la baisse ses prétentions, pour tintamarrer, pour baldaquiner, pour dormir toutes les nuits auprès de son amour, des lits pour sonder le passage souterrain entre le curable et l'incurable, des lits de paille, des lits de

ripailles, des lits pour regarder par la fenêtre le soleil déclinant. Le bruit assourdissant des bombardements s'est intensifié. Soudain, un grand fracas a retentit :/ un drone avait brisé la fenêtre de la chambre. Etrangement silencieux, parfaitement intact, ses 12 hélices lui permirent de se stabiliser dans un vol stationnaire au-dessus de ma couche. J'étais pris comme dans un piège, j'ai fermé les yeux et je me suis allongé pour tirer ma révérence. Pour je ne sais quelle raison j'ai décidé de poser sur mes lèvres un sourire, quoi qu'il m'en coûte. Songez que j'y suis parvenu. Je me suis dit que cet air de liesse serait interprété comme un blasphème par ceux qui n'ont de cesse que de célébrer le culte de Thanatos. Sans parvenir à me rappeler pourquoi, je me suis dit que j'aurais aimé me rendre à Ellis Island ... but it was really too late. Par le fait d'un réflexe stupide, j'ai retroussé mes manches, comme s'il s'agissait d'un dernier élan de bravade. J'ai senti sur mon avant-bras gauche des picotements intenses. Rouvrant les paupières, j'ai réalisé que l'inquiétante machine était équipée d'une seringue et d'un dermographe. J'étais intégralement paralysé. Après un temps qu'il m'est impossible d'évaluer, j'ai repris mes esprits. C'était la mi-journée et des pigeons roucoulaient sur la margelle de la fenêtre. J'ai perçu également l'écho de pas humains dans la cage d'escalier. J'ai anticipé qu'une porte allait claquer. Et une porte a claqué. Mon corps était simplement engourdi alors que la veille j'avais rejoint la liste des ombres promises à la mort. J'ai pleuré. J'ai pleuré et je me suis caché le visage entre les mains. Ce qui était redoutable c'était de ne pouvoir empêcher mes mains de

trembler. Je tremblai, je tremblai exagérément. Je me demandai à haute voix que m'est-il arrivé ou plutôt que ne m'est-il pas arrivé ? Pourquoi suis-je encore en vie ? Tant bien que mal, je me suis levé puis j'ai regardé par la fenêtre. Au centre du carrefour, j'ai vu une nuée d'ambulanciers armés de civières. Les vitres brisées de l'immeuble d'en face attestaient la vigueur des frappes dévastatrices qui s'étaient sans équivoque abattus pendant la nuit. J'ai réalisé que nous ne savions même pas qui étaient nos ennemis, quel était leur nombre, leurs alliés, leur dessein. C'était sans doute cela l'histoire moderne, die Neuere Geschichte. Je me demandai comment nous pouvions déjouer leurs plans et s'ils avaient même un plan. Ma fiancée est apparue sur le pas de la porte. Elle portait une robe bleue entichée d'une longue écharpe blanche. Je me suis dit qu'à chaque instant de ma vie je l'importunerai de mon amour. Sans mot dire, elle s'est avancée et s'est lovée sur ma poitrine. Je ne tremblais plus, je ne tremblais plus du tout. Comme si tout danger était écarté. Anastasia s'est retournée, m'invitant à croiser mes bras autour de son cou et à nous regarder dans le miroir. Il s'agissait dorénavant de regarder l'amour en face. Aurons-nous des enfants ? lui ai-je demandé. Oui, bien sûr. Comment s'appelleront-ils ? Je ne sais pas encore, on verra. Mais d'abord, il faut que tu voies quelque chose. Elle glissa sa main sur mon avant-bras et me le fit entendre face au miroir. Un tatouage portait l'inscription : « mort reportée sine die pour des raisons techniques. Je réalisais que les mots étaient écrits à l'envers. Tout comme la vie, cette autre façon de rêver. »

Au fond, nous pensons que le travail de Feuerbach va bien au-delà d'une errance poétique. La tonalité de ce texte est tragique, tragique jusqu'à la fin. En fait pas totalement puisque la mort, nous dit le narrateur, est « reportée *sine die* ». Le procédé stylistique - la répétition - crée un rythme et renforce l'idée, la sensation que rien ne va plus. Réunir dans sa tête des souvenirs semble être l'ultime recours contre l'anéantissement. Le rire amplifie, telle une chambre d'écho, le fracas terrible de l'histoire, y compris lorsque celle-ci, comme ici, est uchronique.

Certaines notes de lecture, parmi celles que j'ai pu consulter, montrent que l'auteur du Manuscrit serait insensiblement tenté par la figure du doublet, ce coup de dés amenant le même point : exploration du monde et du monde intérieur, et simultanément, exploration du tragique et du rire. J'apporterai ici une précision. Pour Inza Feuerbach, le rire doit être distingué de l'humour parce qu'il est insupportable à ceux qui prétendent protéger de la violence en instituant la légitime violence. Le rire, le sourire, sont du côté du corps, de l'exultation espiègle du corps, alors que le ricanement façonné sept jours sur sept dans les fermes à sarcasmes n'est qu'une marchandise maléficiée par le pouvoir. « *Le ricanement se transforme en compost en l'espace de quelques heures seulement, pas de fou du roi sans roi* », observe-t-il avec acuité.

Si vous le voulez bien, restons un instant encore sur la figure du double. Noa, je vous passe à nouveau le relais avec la lecture d'un passage duquel est tiré le titre de notre exposé.

- Inza Feuerbach, *Le Manuscrit, La politique de la chaise vide*.

« Deux et deux font quatre. Certes, mais comment le font-ils ? Cette pratique est-elle associées en amont à des préliminaires ? Se chuchotent-ils à l'oreille de prosaïques « fais de moi ce que tu veux » ? Jouissent-ils de leurs mutines caresses ? Le font-ils

discrètement, au moins ? Il n'a y rien de plus indécent que de donner la vraie lumière aux amants dans la pièce mansardée où s'inscrivent les plaisirs et les jours.

« - Oui, c'est probable qu'on nous regarde à cette heure-ci, dans cette campagne fréquentée, dit ironiquement son amie. Et puis quoi ? ajouta-t-elle (en croyant devoir accompagner d'un clignement d'yeux malicieux et tendre ces mots qu'elle récita par bonté, comme un texte qu'elle savait être agréable à M^{lle} Vinteuil, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre cynique), quand même on nous verrait, ce n'en est que meilleur. »

Quelques mots encore. Personne, hormis Proust, ne s'est jamais donner la peine de savoir pourquoi on rougit quand on écrit que 2 et 2 font 4. Communément deux amies, un narrateur et un lecteur font quatre. Quantité de personnes feignent de l'ignorer. Une chaîne invisible les unit-elle ? Pour ma part, je n'en suis pas encore revenu. Quoi qu'il en soit, il ne faut rien écrire tant qu'on n'est pas really ready, c'est-à-dire de tenir tête la tête en bas. Car sinon l'écriture est immanquablement mimétique. Elle copie un style tout entier fait de réminiscences lequel, bien qu'étincelant, passe inaperçu aux yeux des réfractaires ralliés à leurs pareils par l'aveuglement qui en commun les frappe du fait de leur disposition innée à détourner leur regard. Pour d'autres, ces réminiscences, sans que je puisse le comprendre, convoquent, par le truchement de quelques circonstances comme on en rencontre inlassablement au cours de toute existence, cette enivrante et inguérissable sensation, le plus souvent volontairement inscrite dans les instants cruciaux passés à renifler l'odeur du deep web et du dark net, et que l'on nomme avec une merveilleuse simplicité le kif. L'élagage des mathématiques est contraire à l'état de nature, Monsieur le

ministre. Il n'est pas question de faire son affaire maintenant. Cette corde de rappel t'aura, je l'espère, convaincu que le projet de réforme dont la presse se fait l'écho est plus penché que la torre pendente di Pisa. Niffon ! Blaigaud ! Bourreau ! Ton projet ne tient pas debout, c'est le totem bancal d'un esprit cannibale, je le certifie. Grosso modo, ça vaut deux sur vingt, pas davantage. Sans doute la hantise de rejoindre la nef des fous n'est-elle pas étrangère à cette loufoquerie qui t'a conduit à être absent à l'Assemblée lors de la séance réservée aux questions des membres du Parlement et aux réponses du Gouvernement. La politique de la chaise vide, le mépris de l'article 48 de la Constitution en disent long sur ton compte. Et voilà des mois que cela dure ! Dis-toi bien que tout secrétaire d'Etat, tout député, tout sénateur, tout fonctionnaire, toute personne faisant fonction de fonctionnaire ou plus généralement toute personne célibataire (donc a priori non concernée par les questions éducatives) qui se déclarera partisan de cette réforme (même du bout des lèvres, même en posant la main sur le coeur) mérite d'être fusillé le matin à jeun avec des cartouches rouillées.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.

N'étant pas condamné au voyeurisme depuis une vigie subalterne, je proclame, avec Jean de La Fontaine, que les temps ont changé : / il faut aller de l'arrière, poursuivre le providentiel transport vers l'en-deçà de la barrière du temps. Souviens-toi de 1878, année où Guy de Maupassant fut nommé attaché au cabinet du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts et, par la même occasion,

fut chargé de la correspondance du ministre. Tout ministère est un joyau pour l'écriture, voilà la vérité. L'écriture c'est une attaque à main armée. L'auteur qui prend la peine de se relire administre « une correction » à l'encontre de lui-même. C'est la loi du plus-lisant. Soit dit en passant, il se pourrait que deux et deux fassent quatre quelque soit les circonstances, donc aussi bien en 1878 qu'à l'heure où j'écris ces lignes mais également lorsqu'il est midi à Combray ou bien lorsque, sous l'effet d'une intense émotion, la surface de l'ombre projetée par les façades ouest des bâtiments accueillant les jeux paralympiques de la Courneuve est équivalente à celle des rouleaux de Sur la route de Jack Kerouac. Ainsi, on le voit, deux et deux font quatre, Monsieur le ministre. La théorie du reste le laissait prévoir. Et puisque nous sommes ici en pays de connaissance, je t'offre une ardoise, une craie, un sphinx primordial et un plein d'oisiveté pour démontrer cette assertion et pour lui restituer sa vigueur originale et sa senteur de haie d'aubépines. Dès que tu en auras trouvé le loisir, je t'invite à me communiquer tes premières esquisses tout en prenant soin de te protéger de tout courant d'air susceptible de menacer la santé fragile de ta boîte crânienne exposée à tous les vents. Prendilo per buono. Voilà presque tout. Au fait, à la jactance, à la procrastination, à la transformation de borborygmes en chant de gloire, préfère tout de même la proustification ! Il me reste, cher Monsieur le ministre, à te souhaiter de te coucher de bonne heure.

I.F. »

Il se trouve que le genre « épistolaire interventionniste » est pour notre auteur le prétexte pour rappeler, à travers le tutoiement systématique des destinataires, que « *Sur le plus haut trône du monde, on n'est jamais assis que sur son cul* », selon la célèbre formule de Montaigne. L'humour c'est aussi la politesse du désespoir, affirma plus tard Chris Marker. Nous voilà donc pour ainsi dire « le cul entre deux chaises » car l'ironie doit être parfois considérée comme le masque qui se superpose à la colère.

La courte lecture précédente illustre l'ambition Feuerbachienne de participer aux débats et controverses de son temps. Il souhaite intervenir, dit-il, « *en dotant son esprit d'un antivirus et son coeur d'un pare-feu* ». Susceptible d'apparaître éthéré ou divertissant, il s'investit, selon ses dires, sur les traces de Michel Houellebecq, dans des actions de « *dé-zob-éissance civile* » dont le socle est l'insubordination.

En particulier, il conteste la manière dont la citoyenneté est interprétée. Dans un courrier conjoint au Ministre de l'Intérieur, au Ministre de l'Environnement et au Ministre de la Condition végétale, il relève que « *le manque de vision à long terme se traduit par une société promotrice d'une ségrégation entre « réfugiés » (personnes menacées, fuyant des pays, des territoires en guerre) et « migrants » (individus mus par des motivations économiques). Afin d'établir un meilleur équilibre entre intérêt collectif et liberté individuelle, la citoyenneté doit être juridiquement étendue aux voyageurs, aux nuits d'hiver ainsi qu'aux haies, arbres et arbustes de plus de 2 mètres de haut, car de toute façon ils nous dépassent.* »

Ainsi, dans *Le Manuscrit*, l'accent est mis sur le cadre strict et les règles explicites ou implicites qui interdisent donc autorisent la transgression. Ce que l'on peut appeler la vie institutionnelle fournit le cadre idéal à toutes sortes de chahuts. Impatient d'en découdre, le chahut de la langue conduit Feuerbach vers une sorte de *polyglottisme universel*, comme la réécriture complète d'une déclaration bien connue en témoigne. Noa, je vous en prie. Pour les

besoins de la cause - et pour contenir notre exposé dans les délais - nous nous limiterons aux cinq premiers articles.

- Inza Feuerbach, *Le Manuscrit, Declaración Universelle of Menschenrechte*

Artikel number Uno

Todes los Menschen are born libres et égaux in dignità e diritti. Sie sind endowed with reason und Gewissen e devano agire los unos con los otros in a spirit of fraternité.

A suivre... si cela vous sied (conjugaison du verbe " seoir " à la troisième personne du singulier de l'indicatif).

L'ensemble, les extraits, les fragments du texte figurant dans ces pages sont protégés par le droit d'auteur.

Contact avec l'auteur : element139@icloud.com